

Danielle Laurin
PROMETS-MOI QUE TU REVIENDRAS VIVANT
CES REPORTERS QUI VONT À LA GUERRE
Montréal, Libre Expression, 2010, 200 p.

* * *

Michel Goya
SOUS LE FEU
LA MORT COMME HYPOTHÈSE DE TRAVAIL
Paris, Éditions Taillandier, 2019 [2014], coll. « Texto », 272 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Danielle Laurin a publié son livre au mitan de la guerre où les talibans ont eu, de nouveau, le dessus sur une force étrangère, cette fois multinationale. Après des succès rapides au début de l'occupation, menée par l'armée états-unienne en 2001, dix ans plus tard, le conflit s'enlisait, les pertes des troupes occidentales s'aggravaient. Au premier chapitre, « Moi, femme de soldat », Sylvain Desjardins, son mari, reporter à la radio de la SRC, quittera sa famille le lendemain pour Kandahar. Ce n'est pas sa première mission dans un pays « déstabilisé », terme utilisé dans les milieux politique et diplomatique : il a connu l'Asie, la Russie, le Kosovo, Haïti. Devant ce nouveau départ dans l'une des régions les plus dangereuses du monde, sa femme craint pour lui. Elle pense au sort de Daniel Pearl, journaliste au *Wall Street Journal*, enlevé puis cruellement assassiné à Karachi, en 2002, et à tant d'autres reporters de guerre, tués ou grièvement blessés pendant une mission. Elle lui pose une question qui reviendra lors de chacune des quatorze entrevues ici réunies : « Le meilleur reportage vaut-il la mort d'un journaliste ? » Les interviewés sont des reporters qui ont connu les pires horreurs du monde : le génocide rwandais, l'insurrection en Irak, la guerre civile au Liban, en Syrie, en Libye, en Tchétchénie, au Kosovo, au Cambodge — la liste est longue.

S'ajoutent d'autres interrogations au cours des entretiens : comment ces femmes, ces hommes reporters réagissent-ils face aux drames humains et à la mort de tant de civils et de soldats ? Est-il possible de retourner à la « vie normale » après ce qu'ils ont vu ? À quel point sont-ils conscients d'influencer l'opinion publique par leur travail ? Quel espoir pour ces pays, sans cesse en guerre, la plupart au Moyen-Orient et en Afrique ? Devant le carnage lors d'un attentat suicide, que ressentent-ils ? Leur est-il arrivé de franchir la ligne rouge, de passer du rapport journalistique neutre à l'aide humanitaire concrète ? Quelles perspectives devant les incessants massacres d'êtres humains et la misère que la guerre crée parmi la population civile, surtout les enfants, les femmes ?

Les réponses de la grande majorité des reporters convergent. Tous sont fascinés par le cœur de la guerre, l'affrontement des troupes, le moment de l'« action » où le taux d'adrénaline monte en flèche et fait oublier les dangers réels de la bataille. En Afghanistan comme au Liban, en Syrie, en Libye, un moment d'inattention ou une distraction peuvent avoir des conséquences désastreuses (Patrice Roy a failli mourir quand son véhicule a passé sur une mine). Les reporters sont quasi unanimes : leur peur de mourir est constante mais diminue pendant le combat, de la même façon que chez les militaires, sauf que les journalistes ne portent pas d'armes. Les photos d'eux, insérées au milieu du livre, n'ont pas besoin de commentaires : Sara Daniel et Elizabeth Palmer en Irak, Céline Galipeau en gilet pare-balles livrant son reportage de Kandahar, Barbara Victor en entrevue avec Kadhafi, Michèle Ouimet à Kandahar, Anne Nivat à Bagdad, Lieve Joris en route avec des réfugiés hutus, Michel Cormier, Raymond Saint-Pierre dans des cités dévastées et, pour terminer, l'humanitaire Rony Brauman pendant un voyage clandestin en Afghanistan. Ils possèdent une solide expérience du terrain et sont mus par la même passion : informer mais, surtout, *témoigner* de ce qui se passe dans ces points meurtriers du globe, de manière aussi objective que possible. Danielle Laurin connaît ses témoins, soit par son mari soit

parce qu'elle les a rencontrés à Paris, à Londres, à Montréal ou ailleurs. La plupart se disent prêts à refaire le même chemin si on le leur demandait, même si chacun a senti la mort le frôler. Vingt ans après les images terrifiantes du génocide de deux millions de Cambodgiens par le régime des Khmers rouges (1975-1979), nous en parvenons d'autres, de fosses communes au Kosovo, de survivants mutilés des massacres au Rwanda, puis d'autres encore de la guerre du Darfour, un conflit qui dure depuis 2003 : la cruauté de l'humain envers ses proches et le martyre de l'Autre n'ont pas de nom. Laissons les reporters parler :

« Les pays en guerre sont des pays malades où se révèle le pire de l'humain » (Florence Aubenas). Retourner « dans les zones de mort est comme une drogue » (Sara Daniel, la fille de Jean Daniel, fondateur du *Nouvel Observateur* [1964]). « Pour la première fois, quand j'étais sur le terrain, j'avais l'impression d'avoir aussi une responsabilité, [celle] d'essayer d'emmener le monde avec nous [les femmes occidentales], de faire en sorte que les femmes, partout dans le monde, puissent espérer mieux » (Céline Galipeau). « Dans les pays en guerre, des gens innocents sont victimes de la bêtise humaine. Moi, je vais partir, et rien ne change pour eux, dans leur vie de misère » (Michel Cormier). Pierre Foglia, de *La Presse*, qui a refusé d'assister aux confrontations, dit pourquoi il est en Afghanistan, avec un point de vue politique : « Parce que le 11 septembre 2001. [...] Le devoir d'ingérence, c'est quand on est attaqué. Quand [les autres] ne nous attaquent pas, quand on ne les connaît même pas, qu'ils crèvent. » Pour David Rieff, le fils de Susan Sontag, que Danielle Laurin a interviewé à Montréal et à New York, la guerre de Bosnie (1992-1996) a été une dure formation de trois ans pendant le siège de Sarajevo, où sa mère avait monté une production de la pièce de Beckett, *En attendant Godot*, « en attendant l'intervention... » Quand il a vu les corps massacrés dans les camps de réfugiés rwandais au Congo, son commentaire s'est fait tranchant : « C'était la confrontation au mal absolu. Il y avait de quoi briser votre confiance dans l'humanité. » C'est pour

cela qu'il parle de l'échec de l'ONU, de la Croix-Rouge « et de toutes ces organisations d'aide humanitaire censées intervenir en cas d'urgence : pas assez d'efficacité sur le terrain, trop de beaux principes, d'idéalisme ».

Franchir la ligne rouge qui sépare le journalisme de l'aide humanitaire peut s'avérer dangereux. Plusieurs journalistes ont transporté les habitants d'un village afghan en zone sécurisée alors que d'autres, comme le photographe Patrick Chauvel, qui a couvert 34 guerres, feraient tout pour « raconter l'Histoire en train de se faire. On est là pour que personne ne puisse dire : je ne savais pas. [...] Je n'hésiterais pas à monter à l'assaut avec les combattants si la photo vaut le coup ».

D'autres encore écrivent des essais dans lesquels ils « disent tout », « la guerre telle que je l'ai vue ». Roger Auque (1956-2014), admirateur du légendaire journaliste polonais Ryszard Kapuściński (1932-2007), a été l'un des grands reporters français. Après avoir été séquestré au Liban pendant onze mois, en 1987, Auque prétendait que l'essentiel de la vie est ailleurs, mais au moment de la rédaction du livre de Danielle Laurin, il était de nouveau sur le champ de bataille. Avant sa mort, il a publié *Un otage à Beyrouth* (avec Patrick Forestier, Filipacchi, 1987) et *Journal de Bagdad* (Anne Carrière, 2005). Sara Daniel, spécialiste du Moyen-Orient, a signé *Iran : La révolte verte* (Delavilla, 2010) et *Guerres intimes, de l'Afghanistan à la Syrie* (Flammarion, 2012), alors que l'intrépide Barbara Victor a écrit un essai remarqué sur les *Shahidas : Les femmes kamikazes de Palestine* (Flammarion, 2002), où les musulmanes tentent d'obtenir l'égalité avec l'homme dans la mort. Les livres d'Anne Nivat parlent, comme Albert Londres, l'un des plus éminents reporters français (1884-1932), des oubliés de la guerre et des laissés-pour-compte (*Chienne de guerre : une femme reporter en Tchétchénie*, Fayard, 2000, Prix Albert-Londres ; *Lendemain de guerre en Afghanistan et en Irak*, Le Livre de poche, 2005, Prix Erwan Bergot). David Rieff, quant à lui, s'est penché sur les critiques auxquelles s'expose l'aide humanitaire (*L'humanitaire en crise*, Le Serpent à plumes, 2004).

À chaque rencontre, Danielle Laurin tente de rapprocher l'expérience de vie de son vis-à-vis avec celle de son mari : « Comment les autres peuvent-ils me rapprocher de toi ? C'est insensé ce que je fais là. Et je le fais, pourtant. » Les discussions dessinent non seulement les raisons qui poussent des reporters à se rendre dans la zone de mort, mais ils disent ce qu'ils y ont vu et vécu : le visage le plus abject de l'humanité. Quel est ce monde, si violent, si différent (encore) du nôtre, et comment nous y arrimer ? Dans son essai « Être traduite » (dans *Temps forts*, Christian Bourgois, 2005), Susan Sontag écrit : « Les gens [...] ne peuvent tout simplement pas imaginer [...] que le monde n'est en vérité pas un endroit si terrible que ça. On doit le leur traduire. »

C'est cela que font ces reporters qui vont en guerre : la traduire, en paroles et en images. Tous savent qu'ils peuvent y trouver la mort, au même titre que les soldats et les rebelles, prêts à mettre leur vie dans la balance pour leur cause. Dans le livre de Danielle Laurin, le lecteur comprend rapidement qu'il s'agit au fond d'une intense discussion sur l'amour que l'auteure porte à son mari. Car la vraie question qu'il faut poser à ceux qui partent en mission est celle-ci, reprise à la toute fin de ses rencontres : « Tiens-tu à la vie ? Es-tu prêt à risquer ta vie, encore une fois ? »

*

Dans les chapitres de son essai *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, Michel Goya s'interroge sur les motivations des combattants : pourquoi ces jeunes hommes et jeunes femmes partent-ils en guerre pour y semer la mort ou la recevoir ? Par patriotisme ? Pour protéger la mère patrie ? Parce qu'il faut obéir à l'ordre de mobilisation ? Par enthousiasme d'un idéal commun ? Ou simplement pour donner un sens à leur vie ? N'oublions pas que nous sommes tous enfants de Caïn, le premier meurtrier de la Genèse, celui qui a tué son frère et donc, l'autre moi, par jalousie

puisque Dieu avait préféré l'offrande d'Abel. Mais Dieu ne justifie pas son choix¹. Dans *Sous le feu*, l'auteur, ancien officier et historien, se montre presque candide : « On va à la guerre pour tuer l'autre. » Partant de ce constat, il parle du soldat qui sait que, après la confrontation avec des forces ennemies, il retournera avec son unité au camp ou chez lui dans une urne ou un cercueil. Mais avant de partir « en mission », il passe par une formation rigoureuse et souvent longue. Le premier obstacle pour chaque « bleu » (nouvelle recrue se joignant à son régiment) consiste à vaincre la peur de mourir, capable de l'immobiliser au moment où il doit se défendre ou attaquer l'adversaire.

L'essai de Goya fait état des recherches militaires et universitaires, allant de la guerre franco-prussienne (1870-1871) aux conflits de la modernité en passant par la Grande Guerre (1914-1918) et sa suite, celle de 1939-1945, sans oublier les guerres d'indépendance d'Indochine (1946-1954) et d'Algérie (1954-1962) ainsi que les hostilités au Vietnam (1965-1973). L'auteur dévoile ce que les journalistes devinent mais n'observent que rarement : les comportements des troupes dans des situations précaires, voire dangereuses. Goya s'appuie sur les romans d'Ernst Jünger (1895-1998) et les boucheries de la Grande Guerre, décrites dans *Orages d'acier* (1920) et *Feu et sang* (1925)², où le danger venait de partout, du ciel, de la terre, de la mer. Plus loin, l'auteur passe aux machines téléguidées, capables de tuer l'individu ou le

¹ Genèse 3 : 1-14 et 4 : 3-16. J'ose avancer cette hypothèse : Caïn a été conçu au paradis après que ses parents eurent désobéi à l'ordre divin ; il est l'enfant engendré sous l'œil du Malin. La descendance de Caïn, agriculteurs sédentaires, fonde la civilisation, en opposition avec la Nature, alors qu'Abel était éleveur de bétail et nomade. La lignée de Caïn se termine avec l'épisode de Noé. Dans son *midrash* sur le sort du personnage, José Saramago (1922-2010) a présenté une réinterprétation, fascinante et féroce, de cette « fin de race » dans *Caïn* (Paris, Seuil, 2011 [2009]).

² Goya ne tient pas compte du chef-d'œuvre de Jünger, *Sur les falaises de marbre* (1939), récit allégorique où l'écrivain prend ses distances face au III^e Reich. Ce livre a fortement influencé Dino Buzzati (1906-1972) dans *Le Désert des Tartares* (1940) et sa nouvelle posthume « Le régiment part à l'aube » (1985 [1982]) et Julien Gracq (1910-2007) dans *Le Rivage des Syrtes* (1951).

groupe visés par une bombe, un obus. De nos jours, les armes sont sophistiquées au point où elles peuvent frapper n'importe où, n'importe quand.

Dans le chapitre « Tuer », on apprend que ce n'est pas tant la peur de mourir qui hante le fantassin, mais l'*attente de la confrontation* avec l'ennemi et l'impossibilité d'agir. Une fois l'ordre d'attaque reçu, la paralysie cède le pas à « l'ivresse du feu » où chaque combattant peut être grisé par différents facteurs : la supériorité de ses armes sur celles de l'adversaire, la poussée d'adrénaline, son intuition qu'il va remporter la victoire (de nos jours, il n'y a presque plus d'affrontements à grande échelle). Mais ces élans d'euphorie sont aussi les plus dangereux, connus depuis longtemps et décrits magistralement par Ernst Jünger. Le soldat pose alors des gestes irréfléchis, capables de causer la panique qui, elle, va se transformer en folie de tuer (voir le massacre de My Lai), ou encore le pousser à s'enfuir.

Qu'en est-il de ceux qui tuent parce que tel est leur travail, en toute légalité ? « Le pouvoir de tuer dans un cadre légitime est la vraie spécificité de la condition militaire », dit l'auteur. N'oublions pas que la raison d'être de toute armée est d'anéantir les troupes hostiles ; l'individu tue pour éviter sa propre mort. Que se passe-t-il dans la tête d'un soldat à l'instant où il donne la mort à l'ennemi ? Michel Goya cite une étude états-unienne qui révèle qu'un homme sur cinquante et une femme sur cent restent insensibles à l'idée de tuer³. Plusieurs fois, l'auteur a lui-même ouvert le feu ou en a donné l'ordre à son escadron. Chaque fois, il a ressenti un « refroidissement intérieur », celui qu'il éprouvait en s'apercevant qu'il était la cible de l'adversaire. Quand les équipages des B-52 ont largué les bombes atomiques sur Nagasaki et Hiroshima, ils n'ont pas souffert de troubles psychologiques après

³ R.L. Swank et W.E. Marchand, « Combat Neuroses. Development of Combat Exhaustion », *Archives of Neurology & Psychiatry*, vol. LV, 1946, p. 236-247.

leur mission. Ils savaient ce qu'ils faisaient, mais ne pouvaient ni ne voulaient se représenter la réalité sur le sol. C'est la même réaction chez les torpilleurs des sous-marins qui ne voient pas ce qui arrive aux navires transportant des troupes et/ou des passagers, après l'attaque⁴ : la mort à distance reste une abstraction. À la télévision, il est rare de voir les victimes de frappes ; souvent, les spectateurs assistent à une guerre *sans hommes*. Dans son livre *On Killing*, Dave Grossman⁵ décrit le cas d'un soldat américain qui avait abattu plusieurs ennemis au Vietnam. Par contre, il s'est dit « troublé » quand il a poignardé un adversaire. D'autres soldats se sentent transformés en « assassins ». Voir mourir un pilote en plein combat ne dérange le vainqueur que pendant quelques secondes. Ce sont plutôt les tireurs d'élite (« *snipers* »), des assassins professionnels, qui tuent, eux, de sang-froid.

Il faut comprendre le combattant comme un stratège qui, pour survivre, utilise toutes ses ressources dans la zone de mort. Bien que toute armée soit conçue comme « machine à tuer », aucun pays n'a encore réussi à créer une armée composée de « super-combattants » résistant au stress psychologique et physique. Du moins, c'est le cas en Occident, où les punitions pour des manquements et erreurs sont moins sévères que dans les États totalitaires (« Il fallait être très courageux pour être lâche dans l'Armée rouge »). La force de l'unité de combat est analogue à celle de la meute des loups : les officiers doivent créer un sentiment d'appartenance et la fierté de faire partie de l'unité en question. Un problème majeur pose la durée des guerres : elles s'étirent en moyenne sur quatorze ans, alors que les soldats occidentaux servent en général pendant un an dans un conflit. Une autre difficulté se dessine, celle de la

⁴ Voir mon livre *Insoumissions*, Montréal, Québec Amérique, 2020, p. 30-32. J'y relate l'attaque du sous-marin soviétique *S-13* qui a coulé deux navires allemands en moins de deux semaines, au début de 1945, causant la mort de près de 11 000 civils, les pires catastrophes en haute mer de l'histoire.

⁵ Titre au complet : *On Killing : The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, Boston, Little, Brown, 1995.

formation théorique et pratique des soldats et leur apprentissage des savoirs techniques, individuels et collectifs. Après la Seconde Guerre mondiale et l'expérience acquise au Vietnam, les instructeurs ont ajouté deux facteurs à gérer, le stress et la peur.

Pour terminer, rappelons quelques chiffres, donnés au début de l'essai : 20 % des effectifs d'une armée génèrent 80 % des résultats escomptés ; 10 % des soldats prennent des initiatives importantes lors d'une confrontation avec l'ennemi ; 5 % d'une armée réalisent la moitié de ce que le gouvernement et le QG attendent des troupes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, seulement 25 % de l'infanterie états-unienne avaient fait usage de leurs armes, « pourcentage étonnant expliqué par un blocage moral et même religieux ». On doit chercher la raison principale de ce faible rendement dans la perspective de la confrontation physique avec l'ennemi, un élément hautement anxiogène pour tout soldat.

La peur de mourir ne disparaîtra jamais complètement. Elle demeure souvent inconsciente, jugée « utile » par les instructeurs puisqu'elle garde en éveil la sensibilité de l'individu après une vingtaine de jours de combats d'intensité moyenne.

Ces statistiques sont éloquentes, mais que nous disent-elles des « pertes » et des mutilations, amputations, traumatismes psychologiques ? La question demeure ouverte tant que la course à développer des armes encore plus efficaces et meurtrières continue pour satisfaire la haine de l'autre.